

DU MÊME AUTEUR

VALÉRIE TORDJMAN

L'ATELIER ANTHROPOPHAGE, Belfond, 2002

LA PORNOGRAPHIE DE L'ÂME, Le Passage, 2004

MÉDOR & DIEGO, Le Passage, 2006

UNE FRACTION DE SECONDE

roman

www.lepassage-editions.fr


LEPASSAGE

Le jour où je serai fini, où je ne pourrai plus lever l'objectif et viser, ce jour redouté, eh bien ce jour est venu. Je m'en suis sorti vivant; je suis vivant encore et je ne sais toujours pas pourquoi.

Enguerrandt : La Contagion des images, 1968-1998 – Rétrospective,
Centre National de la Photographie, Palais de Tokyo

Conception graphique : ateliersJeanGrisoni
Photographie de couverture : © Jean Grisoni

© Le Passage Paris-New York Editions, 2008

Nom : Enguerrandt, pas de prénom ; juste Enguerrandt, telle l'armure étincelante d'un preux chevalier au galop. Orphelin, depuis ce beau jour d'été où l'un de ses oncles propose « un demi Biafrais » en guise d'apéro. Révolté comme tous les gamins, il ne connaît rien à la vie ni rien à la mort, veut en découdre avec l'injustice. Il a ce besoin nerveux d'entrer en relation avec lui-même. Déjà suicidaire ? Sans doute. Essaye-t-il de mourir ? Non. Il essaye d'être en vie – vivre, tout simplement avec l'espérance de la jeunesse ; et la naïveté aussi.

Émancipé à l'âge de dix-sept ans, le Biafra le rattrape ; Enguerrandt est né en 1968 avec les Igbo et la république de la famine dans l'ex-sud-est du Nigeria. Né avec les événements, en mai 68, rue Visconti à Paris ; né en 68 sur le podium des JO de Mexico avec Tommie Smith et John Carlos pieds nus, le poing ganté en hommage aux Black Panthers ; né au Viêt-nam en 1968. Né chez la guerre

comme on va chez le coiffeur et qu'on mène la vache au taureau. Il l'a cherchée sans savoir, c'est elle qui l'a trouvé; *Riders on the storm There's a killer on the road His brain is squirmin'like a toad Take a long holiday Riders on the storm*; et avec elle, l'empathie et le remords.

Nationalité photographe. Associated Press, *Life*, *Newsweek*, *Paris Match*... C'était encore le temps des agences filaires, du Bélineo : une valise-labo de quatre-vingts kilos pour faire voyager non pas la pellicule mais les tirages papier à partir d'une ligne téléphonique; quand ça voulait fonctionner! C'était le temps d'avant l'Internet, d'avant le numérique et les mobiles avec prise de vue en mégapixels.

Signes particuliers à la ville : un doigt avec une phalange de plus à la main droite – merci mère. Alors, plus facile à identifier en cas d'accident? Pas vraiment... pas lorsqu'on a vu ce qu'il a vu; la chair est éphémère, bien plus qu'une plaque en métal gravée à son nom, plus que de la pellicule 35 mm, qu'un boîtier Nikon ou une paire de boots militaires.

L'homme est discret; il est petit, un mètre soixante-trois pour cinquante-sept kilos, noueux, couturé de partout... Rien de très remarquable pour un type dans son genre à part de quoi tomber le beau sexe en dévoilant ses cicatrices : « Tu me montres les tiennes, je te montre

les miennes. » Et voilà comment transformer un désastre d'acné juvénile en un vrai film made in Hollywood!

Signes particuliers en zone de conflit : néant. Il est Enguerrandt le caméléon, Enguerrandt la poussière, le sang et la boue; drogué à l'adrénaline, et toujours entier comme on le dit d'un canasson. Parfois transparent oui, invisible même, capable d'une empathie physique telle qu'il lui faut un effort terrible pour en revenir.

Don McCullin, le McCullin de Finsbury Park, de Chypre, du Viêt-nam et du Congo, le photographe de plateau d'Antonioni sur le tournage de *Blow Up*, celui qui couvre le Bihar, la guerre des Six-Jours, puis le Nigeria où, avec Enguerrandt, ils se rencontrent pour la première fois avant d'être ensemble de tous les conflits, celui-là dirait : « On croit que photographier c'est comme se brosser les dents ou se donner un coup de peigne mais c'est comme grimper l'Everest sans oxygène. »

Un photographe montre le réel à hauteur d'homme : À force de tout regarder, on ne peut plus se regarder, dit Enguerrandt.

Être un salaud, il sait.

L'horreur des hommes qui sont comme vous, ont des yeux, des pieds et des mains, des père et mère, est sans fond; et c'est terrifiant. Au Biafra face à la famine, en Ouganda dont il est banni à vie, en Sierra Leone où,

choqué, il a cru qu'il abandonnait soixante-quinze mille morts et vingt mille mutilés en baissant ses appareils, la question est la même, toujours : photographe ou pas ? On ne peut être qu'aveugle de n'avoir pas su anticiper ici la guerre civile, les massacres, là la famine, le génocide. Les signes préexistent, ils sont épidémiques, sont l'Histoire menacée par l'indifférence, par l'impensable paresse de l'impensable. Après Alep. Après Auschwitz. Pol Pot. Mais qui irait photographe l'avant ? Le pendant ? Et l'à-côté ? Qui irait, en pleine abomination, collectionner les clichés d'une vie ordinaire de tueries dans un album de famille ? Qui, sinon les bourreaux ? Après, c'est déjà trop tard ; on ne peut que voir à l'œil nu, voir à peine et survivre aux meurtres. Sans appareil, sans objectif, dans une fuite écarvelée. C'est quoi le pire ? Voir ? Ne pas voir ? Voir, après coup, ce qui a pu se passer ? Entrevoir, les yeux exorbités d'incrédulité, muet de stupeur comme un vrai Tchétchène, comme Chauvel à Groznyï, ce qu'a pu être la course folle de ces gibiers humains au Rwanda, en Algérie, à travers l'ex-Yougoslavie ? Leurs yeux ont vu ; mais qu'ont-ils vu au juste ? Et le photographe, qu'a-t-il vu ? Photographe, est-ce voir juste ? Mais qu'est-ce que voir juste ?

Il dit aussi : Voir juste, c'est juste voir ; c'est un témoignage. Un point de vue. C'est un choix donc un cadrage : c'est une image. Le point de vue d'un photographe qui

voyage dans le clair-obscur des vivants et des survivants, des morts et des disparus parce que le monde n'est ni blanc ni noir, mais gris, d'une infinité de gris – gris lumineux, gris dégueu, gris boueux... Enguerrandt est équipé pour. Photoreporter de guerre, il n'a jamais transporté son linge sale aux frais de la princesse, n'a jamais arrangé un cliché ni tué un homme. Monsieur Je-shoote-donc-je-bande : ça, il peut y croire ; un peu qu'il le veut ! Pour le meilleur et pour le pire.

Après avoir été au cœur des événements de ces trente dernières années, après avoir tenu au creux de la main l'ombre d'une main d'enfant, tiède comme un moineau tombé du nid, avoir été un des rares étrangers à couvrir le conflit indochinois au nord et au sud du 17^e parallèle, après avoir voulu bouleverser le monde, risquer sa peau pour devenir le plus grand des photographes « concernés », faire chier les bonnes consciences, avoir cru au pouvoir de la photographie porteuse d'un message, après avoir giclé plus profond, plus longtemps et plus souvent que tous les autres reporters, et s'être persuadé de lutter pour rester un être humain, Enguerrandt se demande si photographe ce n'est pas dessiller les yeux : voir les choses telles qu'elles sont, jusqu'à l'écœurement, et assumer cette responsabilité ; si capturer le réel pour approcher la vérité ce n'est pas vulgariser. Infecter la connaissance. Et exhiber

au grand public la saloperie – ô combien photogénique – qu’il ne veut pas voir. Sentir la puanteur des camps, celle des marais : hier est aujourd’hui, déjà demain.

Si Enguerrandt tient les comptes de son existence, ne doit qu’à lui seul la honte qui l’habite, la culpabilité d’être resté vivant, il se laisse parfois aller au réconfort d’être cet homme-là : un photographe malgré tout. Un taiseux qui n’a rien à déclarer mais tout à montrer. Aussi trouve-t-il de la noblesse dans cette virile attitude de n’avoir pas cédé et d’être encore au front ; même si sa photographie n’a rien changé. Il en ressent de la tristesse, n’y voit aucun héroïsme. Ce mot, dit-il, c’est *bullshit*.

De lui, il dit : Je ne suis pas photoreporter ni photographe de guerre, je suis photographe, juste photographe.

→ 0A

→ 1

Oooh merde... J’y crois pas. Une fraction de seconde et ils sont là : des géants avec d’énormes cagoules informes ; à peine le temps de voir le canon des fusils braqués sur lui que tout se fige dans la démesure de l’inattendu. Pour lui, c’est cuit. Son cœur cogne jusque derrière les yeux, prêt à se débiter au moindre mouvement histoire de le laisser en plan. Il s’entend supplier que rien de tout ça n’est réel ; est incapable de bouger. Exsangue. C’est le choc primitif. Phase 1 du Syndrome Général d’Adaptation : l’alarme. Pensée morte ? Non – il pense. Donc pas morte. Ça va très vite. C’est un cauchemar. Encore une banalité qui lui traverse l’esprit pour refléter le déni premier. Depuis le temps, il ne peut pas ignorer cet engourdissement ; et c’est une révélation. Lui qui a tellement fait joujou avec la vie, le voilà spectateur face à l’imminence de sa propre mort.

Le claquement caractéristique du cran de sûreté et les quatre-vingt-huit centimètres de canon d’un vieil AK-47 au

creux des reins lui donnent juste assez d'élan pour suivre les ordres. Ils ont pris ses appareils, ses films et ses bottes. Sous le bandeau de l'otage, il ferme les yeux et imagine : être l'homme qui va dire oui à tout pour ne pas crever. Imaginer encore et encore l'humiliation ; et être humilié. Ça lui fait mal.

Être otage, c'est du taf et, là est le danger, du stress. Un maximum de stress pour ses hôtes ; un stress que dans ces circonstances, on risque, à tout instant, de payer en chair et en os. Heureusement, adrénaline et Enguerrandt sont de vieux amants. En attendant, il s'offre une séance mentale de verbalisation.

Dans les dépliants des ambassades, les stages d'adaptation aux situations de crise et les débriefings des consulats, on appelle ça *Fight or Flight* – le combat ou la fuite.

→1A

→2

Il n'a pas vraiment le choix des réponses paranoïaques pour gérer la situation : Mettre les voiles ou se débarrasser de ces types. Tout de suite ! Son cerveau baigne dans un shoot de clarté ; et Enguerrandt, tout grand reporter qu'il est, plonge : flash-back dans les archives perso. Pour chaque cliché pris, il a, gravé sur la rétine, une banque d'images.

La peur et courir.

Courir vers le feu de l'ennemi, suivre le vent des munitions, dépasser les projectiles : Je devance la mort. S'enterrer dans la fosse d'un obus, s'embourber dans la profondeur d'une cache tiède ; être la boue. Faire le mort parmi les morts. Voir. Nettoyer les lentilles, recharger, cadrer, armer, déclencher et se relever. Mes mains s'arrondissent autour des boîtiers... Courir à perdre haleine dans la spirale intérieure du cerveau. Courir la peur au ventre

dans une fuite aberrante : elle conduit à la mort... Faire face, reculer, cadrer, décadrer... Ne joue pas au héros, tu détestes les héros. Allez, fais pas l'imbécile : ne tente rien... Armer. Chercher sa mort à bout d'objectif. Fuir pour oublier d'avoir peur. Ne pas reculer. Déclencher... Ne pas moisir une seconde de plus : se battre, vivre. Pourquoi? Pour devenir une cible? Pour mourir d'un tir ami? Si tu es libéré, voilà ce qui t'attend : mourir d'être libéré. Libre mais mort. Tout peut arriver... Courir le radar à bout de bras : mauvaise idée, le tenir contre soi comme un bouclier. Chez la guerre, il y a toujours une balle qui te cherche toi, une qu'est à ton nom pour te coller un deuxième trou d'balle en guise de décoration posthume. Alors cours, cours pour l'amour de la course, pour l'endorphine. Courir sur un sol abandonné aux pièges de l'ennemi, truffé de mines, gavé de munitions. L'ennemi est partout : dessus, dessous. Caresser son boîtier défoncé comme un être vivant. Ne jamais abandonner son boîtier. Retirer la balle, la monter sur une chaîne, la porter comme un collier d'oreilles niaquouées autour du cou d'un GI superstitieux. Être déjà mort et rire. Insulter la chance. Rire de sa chance contre le mauvais œil, appareil grigri, plus fort que la mort... Merde, c'est mon tour : s'entendre encore... Courir plus vite que les tirs. Non, le boîtier toujours en état de marche, chaud, bouillant à l'impact.

Brandir l'objectif. Contaminer l'espace. Ne jamais, jamais brandir l'objectif : un objectif ressemble à une arme. Tu n'es pas un soldat, personne ne te tuera. N'être pas armé. Ne pas déroger à la règle... Tu vois bien, ils vont te fouiller et tu n'as pas d'armes : rien qu'un photographe avec ses appareils... Regarder en face ce que personne ne veut voir. Tutoyer la mort, la voir en action ; sur la colline, je file le toubib, je colle aux porteurs de *body bag*. Shooter en noir et blanc... Ne pas rêver à sa mort pour ne pas mourir... Je fuis l'aumônier, ses signes de croix et ses derniers sacrements. La mort est contagieuse.

Et ne pas courir.

S'ouvrir à l'obscurité comme un diaphragme. Être l'obscurité... Se faire oublier. Si tu ne le vois pas, l'autre ne te voit pas, alors ne regarde pas tes geôliers : si tu les regardes pas, ils te regarderont pas. Rentre la tête. T'es petit, c'est ta chance : fais-toi tout minus mon gars et tu survivras... Voir et voir encore, immobile. Imaginer pourtant. Cadrer, armer, déclencher et disparaître dans l'intense lucidité de la folie pure. Réarmer, recadrer, shooter. Croire arracher la vérité de l'instant. Le pied! Être l'appareil photo toujours. Toujours en vie, là, devant l'œil – l'œil au beurre noir à force de viser sous le feu. Perdre la vue, hurler et crever de trouille. Pire, faire ce que fait la mort : viser, viser, viser tranquillement ; et survivre. Et jouir. Je hais la guerre, je

ne devrais pas. Tout ça, c'est des conneries. Mais c'est vrai. C'est dire combien j'aime qu'elle me possède en croyant que je ne me possède, moi, qu'à travers elle. La guerre m'attire comme l'aimant la limaille; et c'est l'enfer. Ça grouille et c'est moche, ça vit et c'est salissant.

Ne pas courir. Écouter les voix. Ne rien dire. Témoigner muet. Lumière rouge de la chambre noire. Tirer dense, le monde est opaque. Silence léthal. Croire que les images parlent. Toucher la vérité. Se croire immortel. Résister alors. Je résiste.

Je. Moi je.

→2A

→3

Ne pas courir... Comme s'il le pouvait dans le coffre d'une voiture. Il n'arrive même pas à savoir dans quelle direction il va, alors courir... Après une bonne vingtaine de minutes de trajet chaotique sans aucun arrêt ni *check point*, c'est un Enguerrandt en état de choc et à moitié asphyxié que le service limousine dépose à son nouvel hôtel. Sûr qu'il ne risque pas de s'y perdre : son corps tient dans la longueur mais pas dans la largeur – son 28 mm grand angle, un de ses objectifs fétiches avec le 35 mm histoire d'être bien sûr d'avoir le nez dedans, lui donnerait plus de recul. Un sanglot asséché dans la gorge, il ne lui reste qu'à espérer un room service à la hauteur. Ici, personne ne peut courir... Y en a marre de répéter ce verbe. Tu dois calmer le jeu, oublier le verbe mais garder l'idée : ça maintient en forme. Si ses jambes se sont refusées à lui obéir, son esprit carbure à plein régime. Il est en vie; et pour l'instant, pas de casse.

Sur l'ardoise magique, il inscrit : tous les matins, rééducation par le jogging. Une heure de gagnée chaque jour. Compléter l'emploi du temps. Une heure + une heure + une autre heure = une journée sans mourir. Il passe en mode séquestration : Je suis séquestré. Phase 2 : résistance. Le sujet captif n'a que deux solutions : Fuir ou poursuivre son adaptation, tu choisis la seconde, Enguerrandt. Comme au poker, tu annonces : Je suis.

→ 3A

→ 4

À part moi, il n'y a personne; et à part moi personne ne tient debout. Ici, tenir debout, ce n'est pas être brave : c'est être petit.

→4A

→5

C'est la douche écossaise. Mes hôtes sont nerveux, très nerveux; et brutaux. Ils développent des tactiques qui ressemblent à celles des tirs viêt-congs : « insolites, sporadiques et imprévisibles » pour reprendre la trinité de Huet. J'aime ses photos, sa mise en perspective du bourbier viêt-namien : celle, à contre-jour, de l'hélico et du corps dont on se demande s'il est jeté par-dessus bord ou hélitreuillé – « Toutes les photographies, je ne sais même plus qui a dit ça, attendent d'être justifiées ou falsifiées par leur légende » –, celle d'un soldat qui traverse le delta du Mékong totalement immergé à l'exception de ses mains, au ras de l'eau, épargnant son arme... Moi aussi, j'y suis jusqu'au cou; et les conditions de détention empirent.

Tu sais Enguerrand, s'ils ne te gardent pas en bonne santé, c'est qu'ils vont t'exécuter. Rien ne doit se passer comme ils veulent. Il leur filerait bien un coup de main. Il résiste au schème paradoxal de comportement que les

psys nomment syndrome de Stockholm – ça aussi il sait l'analyser, il est même en avance sur le programme. Entre eux et lui : pas d'histoire d'amour, pas de pardon, pas de conversion. « Des phrases courtes, mon chéri! », lui dirait Didi; parce que tu penses à elle, tu ne peux pas ne pas.

Ohhh, Didi... ma Didi... j'écoute ta tendresse moqueuse lorsque, de retour, je ne suis pas capable d'aligner quatre mots d'affilée; mais tu n'as rien à faire ici! Et puis il y a longtemps que nous ne sommes plus ensemble. Jamais vraiment séparés, j'aimerais dire : rien d'officiel mais rien d'existant non plus. Quand je pense moi : J'aime Didi sans Didi, c'est carré; moins salaud que d'avouer que je t'aimais trop pour te faire du mal. Même si de t'aimer si mal, c'est moi qui souffrais; je souffrais d'être envahi de toi et je n'avais qu'une envie : repartir, loin. Je troquais une chienne contre de la boucherie. Je ne me plains pas. Je veux juste être moi. Chez la guerre, je suis partout chez moi, je ne me pose pas de question; on n'a pas le temps de penser à la guerre : juste celui de survivre, mon amour. Même si, plus d'une fois, il m'est arrivé d'adopter le déplacement du cavalier sur l'échiquier parce que je ne pouvais pas m'empêcher de marcher vers toi. Je ne veux pas de toi, Didi, entre ces quatre murs sordides; moi seul suis responsable. Et tu as raison pour la guerre : non seulement ça ne nous suffit pas de la faire, nous les hommes, mais il nous

faut encore y aller pour en témoigner et pouvoir dire que nous y étions. C'est la vie que je mène. Oui, mille fois raison lorsque tu me balances un de tes « Évidemment, face à toute cette surenchère virile, une femme ne fait pas le poids! » Mais s'il te plaît Didi, j'ai autre chose à gérer là, tout de suite, qu'une discussion de fond sur la testostérone et le repos du guerrier... Pas question d'atteindre le versant dépressif, j'ai assez avec mes ruminations. Mieux vaut que je t'oublie, que je ne prononce pas ton nom : qu'ils ne sachent pas.

Personne ne doit savoir. Il n'a aucune confiance en ses hôtes les ravisseurs qu'il surnomme les Chauds-froids. Il n'éprouve aucune sympathie pour eux. Se demande combien il vaut. Ce sont les directeurs de musée et les *curators* qui vont se frotter les mains : trente ans de photographie à faire le sale boulot... Pour sauver l'honneur... Bordel de vie! Tout ça pour ça : tu ne seras plus là pour continuer à leur dire *non*. Quand c'est pas : Je vous emmerde, vous et votre art.

Oui, pour un homme d'images, je mène une vie de schizophrène, comme tu me l'as si bien suggéré : j'en assume la responsabilité. Je n'ai pas oublié non plus cette phrase de Blanchot que tu avais laissée à mon attention après une de nos discussions houleuses : « Il y a une limite où l'exercice d'un art, quel qu'il soit, devient une insulte

au malheur. » Alors je te pardonne Did... Chut! Plus de nom. J'ai envie de rire : c'est nerveux et, pour la première fois assigné à résidence depuis mes faux départs pour les Malouines, je fonds soudain en larmes comme un enfant ; je ne peux pas m'en empêcher. Je pleure sans bruit. J'ai peur de finir comme un animal sous le couteau du boucher.

Enguerrandt n'a que cette cellule pour faire le point ; sur la planche-contact, c'est le grand blanc : cliché surexposé.